

Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville.

Blidon M.¹

¹ Université de Paris 7 Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris. UMR 8504 géographie-cités, 13 rue du Four, 75006 Paris.

Abstract

One method of study available to the geographer is to penetrate the invisible, the hidden, through the visible. The very nature of homosexuality renders research into gay spaces difficult to consider outside mediatic, fantasized or decried spaces like the Marais. Beyond that, one may debate on the form(s) visible in the Marais, on what is accessible to the untrained eye. Hence the question: what gives form? But also: who sees what? Would a space visible to an actor be visible to all? Through gay spaces, the geographer interrogates perception, and the representation of spatial forms.

Résumé

De par la nature même du statut social de l'homosexualité, rechercher les espaces gays n'est pas immédiatement donné. Par contre à travers l'étude des formes spatiales gays à différentes échelles, le géographe peut mettre en évidence une visibilité différentielle de l'homosexualité qui peut se résumer par la formule : plus on approche de l'individu moins la visibilité est importante. Ce paradoxe est le fruit des ambiguïtés de la société face à la question gay. Les différentes formes spatiales gays font émerger un pacte de l'opacité.

« J'essaie parfois d'imaginer comment les hétéros considèrent les gays (remarquent-ils seulement les lesbiennes?). Quand ils avisent des gays, que voient-ils? Une moustache, un corps de culturiste en jeans noirs et débardeur, un tatouage voyant? » E. White

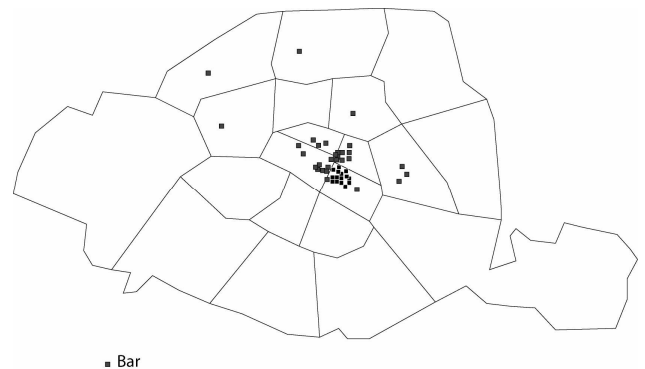
« La République est mise en cause par les communautarismes », « le Marais est un ghetto gay ! », « la communauté gay »... Face à ces affirmations médiatiques récurrentes, péremptives et non fondées, le silence des géographes est étonnant. Car si communauté

ou ghetto il y a, ils doivent bien se déployer quelque part, dans un espace au mieux matériel, ou au moins idéal. Par l'étude des formes spatiales gays dans la ville de Paris, des éléments de réponses peuvent être apportés au débat. La forme est prise ici au sens large de l'ensemble des contours d'un objet géographique résultant de la structure de ses parties et le rendant identifiable. Nous verrons d'abord que, selon l'échelle utilisée et selon le support (la carte, la photographie ou l'observation), les formes spatiales divergent. Puis, nous montrerons dans quelle mesure les ambiguïtés des formes spatiales gays sont le reflet des ambiguïtés de la société.

I. De la centralité à la dilution, les formes spatiales gays à Paris.

Trois échelles d'analyse sont ici pertinentes : celle de la ville qui permet de localiser un phénomène et d'en mesurer l'ampleur, celle du quartier où il se déploie et enfin l'échelle micro-locale de la rue, avec ses façades, ses passants et ses commerces porteurs, ou non, de marqueurs identitaires.

A. Une forme centrale du Nord-Est parisien.



Source : agenda de *Têtu*, juin 2004.

Figure 1 : La carte de localisation des bars gays à Paris

La carte des bars gays (fig. 1) met en évidence leur regroupement en rive droite, dans le Nord-Est parisien, principalement autour du quartier du Marais. La forme spatiale dégagée par la carte met en relief une agrégation en position centrale dans la ville. Ce qui rejoint l'étude de Boris Grésillon (2000) sur la centralité des lieux culturels homosexuels à Berlin. La densité des établissements commerciaux gays correspond à une logique de centralité propre aux espaces de sociabilité (fig. 2.1).

Ce constat rejoint les travaux d'Emmanuel Redoutey (2002) qui, à partir des guides *Gai Pied*, a cartographié les lieux commerciaux et les lieux de drague homosexuels. Il a distingué « une opposition entre une homosexualité festive et commerciale, à forte visibilité » et centrale (le Marais), et « une sexualité directe entretenant un réseau de lieux semi-clandestins en marge, et dans les marges, de la ville ». La forme de cette

géographie de l'homosexualité serait un « cône de visibilité » dont la partie émergente serait le Marais – les établissements commerciaux – et dont les ramifications – les lieux de drague extérieurs – formeraient « un réseau étroitement ajusté à son contexte, aux formes et aux paysages urbains, qui tisse sa toile sur toute la ville à des niveaux différenciés de visibilité publique » (fig. 2.2). Pour lui, le Marais a une fonction de « survisibilité » en vue de masquer les espaces de consommation sexuelle à la visibilité moindre. Cette analyse permet donc de complexifier la forme établie à partir d'une carte mono variée.

A cette forme, on peut ajouter la donnée du temps. Puisque l'on sait qu'en 1979, le premier bar gay du Marais, « le village », s'implante rue du Plâtre, une petite rue étroite et discrète, entre la rue des Archives et la rue du Temple. L'ancien quartier gay, l'axe commercial Palais Royal/Opéra avec la rue St Anne, est en déclin, puis disparaît alors que les implantations vont se multiplier dans le lassis des rues adjacentes du quartier en voie de réhabilitation, puis de gentrification du Marais. La forme des espaces gays n'est donc pas immuable, elle évolue en fonction des ouvertures, ou des fermetures, d'établissements et des phénomènes de mode (fig. 2.3).

A partir de ces trois éléments, on peut donc établir un modèle des formes spatiales gay à l'échelle de la ville.

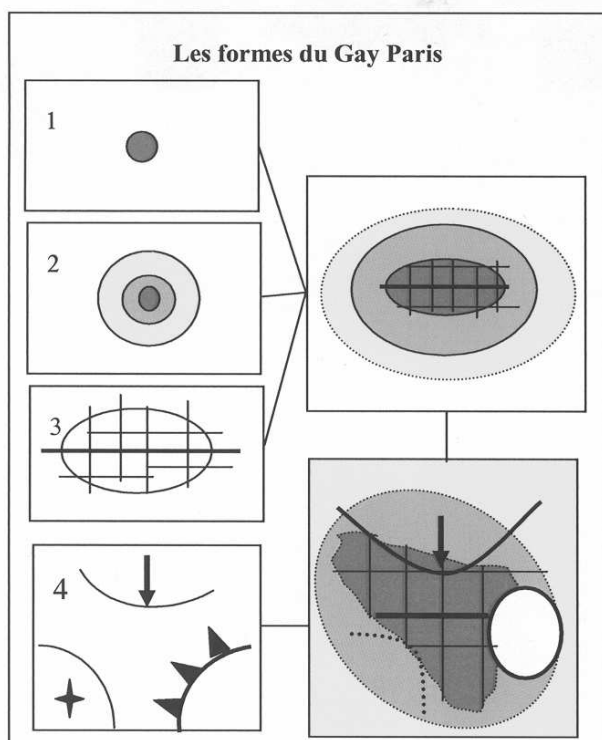


Figure 2 : Trois modèles complémentaires – la centralité (1), la spécialisation commerciale accompagnée d'une visibilité différentielle (2) et l'axe commerçant branché (3) - de la dynamique spatiale gay. Le Marais subit des contraintes (4) spatiales (emplacement du centre Beaubourg et des Halles) et de concurrence (quartier juif qui bloque la progression des commerces gays et quartier chinois en expansion au nord).

On pourrait en rester là. Or un problème subsiste : quand on croise la forme qui émerge de la carte et des observations de terrain, il y a un hiatus. Hiatus que des enquêtes et entretiens viennent renforcer.

B. Le Marais entre exubérance et discrétion : la complexité de la forme.

Un badaud partant le matin en quête de lieux gays resterait, sans conteste, sur sa faim. En effet, la plupart des bars gays ouvrent en fin d'après-midi et fonctionnent en soirée (fig. 3). Les boutiques de vêtements (Teleny) ou de décoration (Dom) sont ouvertes à tous et attirent en journée davantage les touristes que la clientèle gay.



Figure 3 : Rue des Ecouffles (4^e), le bar Adonis est fermé ; dans la rue, une mère et ses filles qui rentrent de l'école (12h30, le 07/04/04).

L'observation de la fréquentation des rues du Marais met en évidence des cycles diurne-nocturne, d'autant que tous ceux qui fréquentent ces établissements n'habitent pas sur place. L'animation commence quand les mères, les personnes âgées, les travailleurs et les touristes cèdent la place. Les rues d'accès au Marais voient converger des hommes seuls, en couple ou en groupe. La densité fluctue aussi dans la semaine - la fréquentation s'accroît le week-end - et dans l'année quand les terrasses sont ensoleillées.

A cette fréquentation segmentée, s'ajoute le difficile décodage de ce qui fait signe. A la question « comment reconnaît-on un établissement gay ? » (enquête pour thèse en cours), les réponses des Parisiens sont extrêmement vagues (« aux clients », « au nom », « ça se voit », « à l'intuition » - à noter que l'intuition marche mal car ces personnes n'ont pas été capables de reconnaître des établissements gays à partir de photographies) et empruntent des images stéréotypées de l'homosexualité, notamment la figure exubérante de la folle (« des hommes qui rigolent tout le temps », « des hommes efféminés, doux et gentils »), le garçon excentrique (« des hommes avec des tee-shirt moulant orange », « des hommes à la mode ») ou l'invisibilité du placard (« ils doivent se reconnaître entre eux »). Pierre von Meiss (1986) remarquait justement que « nous

« préférons » une image signifiante à d'autres informations du champ visuel, même lorsque celles-ci sont formellement plus prégnantes. [...] On ne voit pas ce qu'on voit mais ce qu'on s'attend à trouver ». Rien apparemment dans la façade de l'Amnésia (fig. 4), ne permet d'identifier un bar gay : pas de drapeau arc-en-ciel signe de ralliement de la communauté gay, pas de recommandations du guide gay international *Spartacus*, pas de couleurs vives sur la façade, une clientèle mixte...



Figure 4 : L'Amnésia, un bar gay à l'angle de la rue des Rosiers et de la rue Vieille du Temple (avril 2004).

Cette inaptitude à identifier ce qui fait signe est propre à toutes les époques. George Chauncey (2003) a mis en évidence le dynamisme de la vie gay new-yorkaise au début du XX^e siècle : « de nombreux gays s'affichaient avec audace... Mais s'ils rendaient ainsi très visibles certains aspects du monde gay à ceux qui n'en faisaient pas partie, la majeure partie de ce monde restait invisible à ces derniers ».

A l'inverse, d'autres établissements, plus militants, s'affichent de façon ostentatoire. C'est le cas du Kontakt bar (fig. 5). La devanture, le nom du bar, les lettres aux couleurs du drapeau arc-en-ciel, les petits personnages de même sexe qui se tiennent par la main... tout fait signe pour indiquer la fréquentation de cet établissement gay.



Figure 5 : Le Kontakt bar, rue Keller (11^e), (07/04/04).

D'une rue à l'autre, et d'un établissement à l'autre, la visibilité diffère. Elle est maximum rue des Lombards,

autour de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, ou rue Keller – où se tient le CGL (centre gay et lesbien) –, elle l'est moins aux marges du Marais, dans le lassis des ruelles du 3^e arrondissement ou les 11^e et 20^e arrondissements.

La forme du quartier initiale perd ici son homogénéité, ses contours se brouillent. Une analyse plus fine des formes spatiales gay à l'échelle de la rue avec les outils de l'ethnologie permet-elle de démêler ce paradoxe ?

C. Les gays dans la rue, de l'invisibilité physique à la visibilité commerciale.

Erwing Goffman (1968) note que, contrairement aux personnes de couleur, dont la différence est immédiatement perceptible, les gays appartiennent à des minorités dont la spécificité n'est pas visiblement évidente à l'œil nu. Il est donc délicat de préjuger de la sexualité des personnes croisées dans la rue. D'autant que l'apparence n'est plus un critère de différenciation, la mode ayant récupéré les codes gays. Comme le note malicieusement Bernard Bousset, fondateur du SNEG, « on ne sait plus qui est qui ». Ce brouillage des codes renforce donc l'invisibilité des gays dans la rue et permet anonymat et indifférenciation.

La visibilité dans l'espace public n'est ainsi pas tant assumée par les homosexuels, exceptée lors de la Gay Pride, mais bien davantage par les médias et le marketing, persuadé de leur « fort pouvoir d'achat », qu'ils sont « leader d'opinion » (fig. 6). Les lesbiennes n'ont jamais été aussi visibles dans les villes que dans les affiches publicitaires « porno-chics » des grands couturiers, amateurs de provocation. L'affichage publicitaire dans l'espace public de la ville vient fixer les représentations qui circulent à couvert dans le discours social : à la fois une légitimité sociale croissante et une imposition d'un modèle normatif (consommer sans se distinguer, exister sans transgresser l'ordre symbolique).



Figure 6 : Avril 2004, campagne d'affichage, dans Paris, de la marque de sous-vêtements HOM (gare d'Austerlitz). Les Slogans : « Assurez vos arrières ! » et « Osez le minimum ! ».

L'étude à trois échelles des espaces gays met en relief une visibilité différentielle. A la forme des établissements commerciaux précisément délimitée par la carte, à l'échelle de la ville, s'oppose la forme des itinéraires beaucoup plus contrastée et complexe. Ce résultat ne signifie pas que toute forme est relative selon l'ordre de grandeur étudié et que l'examen des formes est vain. Au contraire, ce résultat permet de mettre à jour les contradictions de la société face à l'homosexualité.

II. Des formes spatiales reflet des ambiguïtés face à la question gay : le pacte de l'opacité.

« Par leurs spatialités, d'une variété infinie, les substances sociales deviennent visibles, leur existence au sein de la société se cristallise. Parler d'espace, c'est évoquer *le régime de visibilité* des substances sociales. Cette advenue au visible, cette présentation aux regards, semble un processus-clé dans le fonctionnement des sociétés » (Lussault M. 2003).

A. L'assignation à la discrétion

En 1975, lors des *Dossiers de l'écran*, Yves Navarre remarquait que « l'homosexualité de nos jours, ce sont ces homosexuels que 84% de Français ne voient pas. Ils ne les voient pas parce qu'ils sont des gens aussi naturels que les autres, mais peut-être aussi parce qu'ils sont obligés de se cacher, autant à Paris et dans les villes que dans les campagnes ». Depuis 1975, le constat a évolué, dû fait de l'évolution de la législation : en 1981, l'homosexualité cesse d'être un délit (circulaires Deferre et Badinter). La visibilité gay, durant tout le XX^e siècle, est étroitement liée à la législation en vigueur (Chauncey, 2002). L'avancée des droits laisse donc à penser que les mœurs ont évolué vers plus de tolérance. Or la virulence des débats du PaCS et l'agression dont a été victime S. Nouchet en janvier, nuance ce constat.

Pierre Bourdieu (1998) parle à ce titre de « déni d'existence publique ». Pour lui, l'oppression fonctionne comme « invisibilisation », comme « refus d'une existence légitime, publique », qui oblige à « s'en tenir à la discrétion ». L'enquête que j'ai menée sur la visibilité gay, indique que cette question indiffère à condition que la visibilité s'avère discrète, ce qui implique le rejet des marques d'affection publique, la sobriété de la tenue, le refus d'une mise en cause des genres et le maintien des apparences. Rares sont ceux qui l'approuvent, souvent au nom des principes républicains - avis partagé par une part non-négligeable d'homosexuels.

B. L'invisibilité protectrice

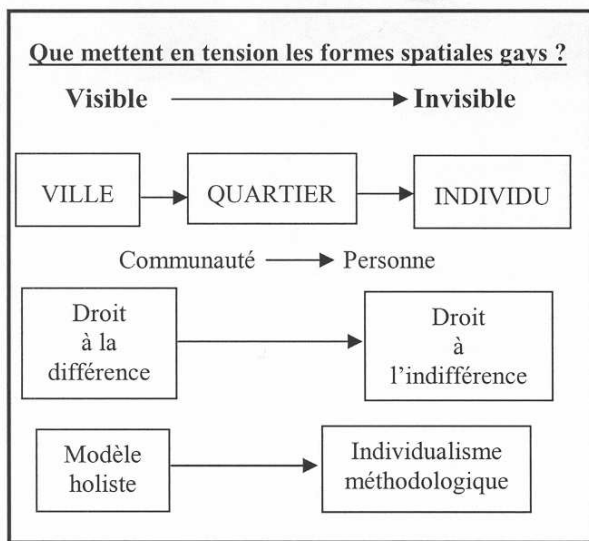
La visibilité est un point qui divise les gays, car elle n'est pas sans ambiguïtés. Léo Bersani (1995) insiste sur son caractère équivoque : « accepter d'être vus, c'est accepter d'être contrôlés ». A cela s'ajoutent une longue tradition du secret et la volonté de considérer sa préférence du domaine de l'intimité et du privé. Ces tensions se retrouvent dans la morphologie urbaine et dans un choix architectural que quasiment tous les établissements gays ont fait, celui de l'opacité.

Pierre von Meiss (1986) a montré que la fenêtre n'est pas un simple dispositif d'éclairage, elle est un lien précieux entre le dedans et le dehors, « un projet de vue et un projet d'articulation entre intérieur et extérieur ». Elle est aussi l'intermédiaire qui permet aux habitants de voir, d'entendre et de sentir un lieu. Or la plupart des vitres des bars gays sont opaques (fig. 6) ce qui permet un jeu subtil entre visibilité et invisibilité, exhibition et discrétion. L'intérieur se laisse entrevoir sans se montrer et seule l'ouverture de la porte le découvre. La forme, si on sait l'observer, a donc encore à nous apprendre des tensions qui agitent notre société.



Figure 6 : Vitre latérale du COX, bar gay rue des Archives (4^e).

Comme l'a montré Jacques Lévy (1999), la ville est bien le lieu du contact et de l'écart. Ce paradoxe s'applique doublement aux formes spatiales gays. A l'échelle de la ville et matérialisés par la carte, les établissements gays forment quartier, et qui plus est, un quartier central. Inversement à l'échelle micro-locale, de la rue et du bâtiment, l'identité de ces espaces se brouille, montrant que, dans la ville, le (in)visible peut être d'ordre optique, mais aussi d'ordre cognitif. La visibilité/invisibilité spatiale des lieux gays met en tension droit à la différence et droit à l'indifférence. Ce qui met le géographe dans une position délicate, dire les formes spatiales hors de la dimension morale du regard.



Bersani L. 1995 – *Homos. Repenser l'identité*. Odile Jacob, Paris, 218 p.

Bourdieu et ali. 1998 – *Les études gay et lesbiennes*. Colloque du Centre Pompidou. C.G.P., Paris, 128 p.

Chauncey G. 2003 – *Gay New York (1890-1940)*. Fayard, Paris, 555 p.

Chauncey G. 2002 – Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le “soi” public et le “soi” privé. *Histoire et société*, t. 3, p. 45-59. Paris.

Goffman E. 1975 – *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Les éditions de minuit, Paris, 176 p.

Grésillon B. 2000 – “Faces cachées de l'urbain” ou éléments d'une nouvelle centralité ? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin. *L'Espace géographique*, t. 4, p. 301-313. Paris.

Lévy J. 1999 – *Le tournant géographique*. Belin, Paris, 400 p.

Lévy J. et Lussault M. 2003 – *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, Paris, 1034 p.

Meiss (von) P. 1986 – *De la forme au lieu*. Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 228 p.

Redoutey E. 2002 – Géographie de l'homosexualité à Paris, 1984-2000. *Urbanisme*, t. 325, p. 59-63. Paris.

White E. 1994 – *La bibliothèque qui brûle*. 10/18, Paris, 288 p.